

## Künstler, Kopf, Kosmos

Und immer wieder : Kopf und Körper, Einheit und Vielfalt.

Wer die Wanderung durch die künstlerische Landschaft, die Titus Lerner in jahrzehntelanger Arbeit angelegt hat, wagt, dem begegnen sie : Gestalten in Bewegung. Sie schreiten, setzen zum Lauf an oder scheinen einfach zu gehen ; manchmal kauern sie auch. Auf dem Schauplatz Kopf konzentrieren sich alle Bewegungen, so als wolle der Künstler eine andere Region berühren, Geistigkeit durch Kunst schaffen. Unterwegs sein, nach dem eigenen Ich suchen, das ist das Motto. Allerdings lässt die Maltechnik erkennen, dass mit dem Ich nicht das Ego gemeint ist, sondern eine Seinsweise, die Einheit der Sinne, die Einheit der Person. Jeder Pinselstrich scheint eine Frage zu sein. Dadurch entsteht Bewegung. Beine und Arme, die Bewegungswerkzeuge schlechthin, sind aber nicht der Angelpunkt, denn sie erscheinen oft verkümmert, schwächlich. Eher Hemmnis als Fortbewegung ! Anders jedoch Hände und Füße. Oft in Übergröße, so als hinge alle Bewegung allein von ihnen ab, beherrschen sie die Bildfläche. Dazu kommt die Arbeit an den Sinnesorganen : Mund, Nase, Augen. Klar gezeichnet stechen sie aus dem Farbtumult hervor. Kampfplatz Kunst.

Erinnern wir uns des Philosophen, der dem menschlichen Geist seine Schranken setzen wollte. Was kann ich wissen ? Was soll ich tun ? Was darf ich hoffen ? Der Arzt der Menschheit, Verbanner der Hybris. Und wie steht der Künstler dazu ? Titus Lerner möchte die Brücken zwischen dem unendlich Kleinen und dem ganz Grossen bauen, das Transzendieren neu erproben, malgré tout. Seine Menschen sind auf dem Sprung, erwartungsvoll, entschlossen, manchmal ängstlich. Es sind teilweise kleine zerzauste Gestalten, schwebende Energien, Halffertige. Der Mensch : das noch nicht festgestellte Tier, schrieb der Denker. Werdende Wesen, Wille und Kraft lechzen nach Einheit.

Ist nicht jeder Mensch ein tausendmal übermaltes Bild, gesättigt mit Farbschichten, Lebensschichten, vollendet-unvollendet ? So jener Kopf. Flackernde Farbfetzen streichen an der Wange entlang, fressen sich ins Haar. Haben wir das Leben am farbigen Abglanz ? Hier erobert das rötliche Gezügel den Kopf, schafft den Farbpan-

zer und seinen eigentümlichen brennend heißen Energieraum.

Das Ich dieser Farbmenschen ist in Bewegung. Keine feste Umgrenzung schützt es. Vor wem ? Wovor ? Vor sich selbst. Vor der Welt. Vor den anderen. Grenzen zwischen dem Ich und dem Du, dem Vorher und dem Nachher verschwimmen. So auch die Bronze. Multiple Körper, Körperwelten aus alt und neu. Wieviele sind es : einer, zwei oder drei ? Sie entfalten sich, häuten sich, werfen den Ballast ab. Soll Kunst, wie Religion schon eh und je, reinigen ? Ein Erlösungsversuch durch die Versinnlichung des Sinnes, Vertrauen suchend. Ist nicht jedes Gehen eine Bewegung auf Kredit, ein Balanceakt ? Wir, die kleinen Ikarusse mit den dünnhäutigen, zerfetzten Flügeln ; Künstler, die Vermittler, die neuen Priester der entsakralisierten Welt. Beide auf dem Weg, auf der Suche nach neuen Formen im chaotischen Amalgam der heutigen pubertären Welt und ihrer Bilderflut.

Auffallend sind die Köpfe. Immer wieder. Lateinisch caput, das Haupt, die Hauptsache. Also doch ein Schwerpunkt im künstlerischen Raum, dessen Farbenergie sich in dieser Gestalt besonders kraftvoll erweist. Plastische Farbenmassen geben das Maß. Wie ein Universum setzen sie sich aus exakten Pinselstrichen zusammen: Galaxien, Sternenbahnen, Planetenkonstellationen. Soll das unser Denken sein ? Hie und da auf den Bildern ein winziger Körper, meistens im Hintergrund. Wie ein Fremdkörper, doch stört er nicht. Er ist nur einfach da. Einer unter vielen. Auch ein Mensch : kleinformatig, still, abwartend. Weniger ausdrucksvoll, dieses kleine blaue Wesen, der Unscheinbare. Hüter der Stille. Auch er ruft nach Licht, ist Zeichen einer Kunst, die sich nicht dem Schein, sondern dem Sein verschreibt. Zum Schluss, der neue Arbeitszyklus : « Eingebung ». Männliche Statik begegnet weiblicher Schwerelosigkeit. Wird jetzt der Planet seine Umlaufbahn ändern ?

Wer die ontologische Dimension in Titus Leners Werk erkennt, wird kaum den Appell an die Einheit, das Verlangen nach Läuterung und Stille erfahren.

Farbtrunken ertasten seine Gestalten das Sein.

Dr. Ingeburg Lachaussee, Paris

## De la tête au cosmos

Inlassablement : tête et corps, unité et diversité

Qui ose parcourir le paysage artistique que Titus Lerner a créé au cours des dernières décennies, les rencontrera: les personnages en mouvement. Ils marchent, se mettent à courir ou semblent avancer tout simplement ; parfois ils sont accroupis. Telle une scène, la tête concentre tous les mouvements comme si l'artiste voulait toucher à une autre région, atteindre le spirituel dans l'art. Etre en chemin, être à la recherche de son propre moi, voilà la devise. La façon de peindre nous convainc que le moi n'est pas l'ego. C'est un mode d'être, l'unité des sens, l'unité de la personne. Chaque trait de pinceau semble être une question. Cela crée du mouvement. Or les jambes et les bras, ces outils du mouvement par excellence, ne sont pas les points d'ancrage car très souvent ils apparaissent rabougris, chétifs. Plutôt des entraves, certainement pas des forces motrices ! Il en est autrement des mains et des pieds. Très souvent surdimensionnés, comme si le mouvement ne dépendait que d'eux, ils occupent pleinement l'espace du tableau. S'y ajoute le travail sur les organes des sens : la bouche, le nez, les yeux. Dessinés avec précision, ils se démarquent du tumulte des couleurs. L'art : un champ de bataille.

Rappelons-nous le philosophe qui voulait dicter des limites à l'esprit humain. Que puis savoir ? Que dois-je faire ? Que puis-je espérer ? Le médecin de l'humanité, qui met au ban l'hybris. Qu'en est-il de l'artiste ? Titus Lerner veut construire des ponts entre l'infiniment petit et le très grand. A nouveaux frais, malgré tout, il essaie d'aller au-delà des limites. Ses personnages sont prêts à partir, pleins d'espoir, déterminés, parfois anxieux. On trouve de petits personnages disloqués, des énergies flottantes, des êtres inachevés. L'homme : l'animal qui n'est pas encore fixé, selon le penseur. Des êtres en devenir, volonté et force qui aspirent à l'unité.

Tout homme n'est-il pas un tableau aux mille couches de peinture superposées, des strates de vie, un être à la fois achevé et inachevé. Prenons par exemple cette tête-là. Des flammes qui scintillent caressent la joue, s'avancent jusqu'à la chevelure. La vie nous est-elle donnée par le reflet des couleurs ? Ici les langues de feu con-

quièrent la tête, forment la carapace de couleur et son brûlant espace d'énergie.

Le moi des hommes-couleurs est en mouvement. Aucune délimitation nette ne le protège. De qui ? De lui-même. Du monde. Des autres. Les frontières entre le moi et le toi, entre l'avant et l'après s'effacent. Il en va de même pour les bronzes. Des corps multiples, des corps-mondes où le neuf et l'ancien se croisent. Combien sont-ils ? Un, deux ou trois ? Ils se déploient, muent, se délestent. L'art doit-il purifier comme la religion l'a fait depuis toujours ? Serait-il une tentative de rédemption qui rend le sens sensible et qui cherche la confiance. Marcher : n'est-ce pas un mouvement à crédit, une recherche d'équilibre ? Nous, les Icares aux ailes frêles et déchirées ; l'artiste, le médiateur, à la recherche de nouvelles formes dans le chaos du monde actuel pubertaire, noyé dans les images.

Ce qui frappe, ce sont les têtes. Toujours et encore. En latin : caput, le chef, la chose principale. Ah ! voilà le centre de gravité de l'espace artistique dont l'énergie-couleur se révèle particulièrement puissante sous cette forme. La plasticité des masses de couleurs donnent le là. Tel l'univers elles sont composées de traits de pinceaux précis : galaxies, orbites des astres, constellation de planètes forment l'univers de la peinture. C'est donc ainsi que nous pensons ? Ci et là, souvent au fond du tableau, un minuscule corps. Un corps étranger, mais qui ne dérange pas. Il est tout simplement là. Un parmi les autres. Lui aussi, un être humain : petit format, silencieux, en attente. Il est moins expressif, ce petit être bleu, inapparent. Le gardien du silence. Lui aussi réclame la lumière. Il est le signe d'un art qui ne se met pas au service du paraître, mais de l'être. Finalement, le nouveau cycle de travaux : « intuition ». La statique masculine rencontre l'apesanteur féminine. La planète changera-t-elle son orbite ?

Qui méconnaît la dimension ontologique dans l'œuvre de Titus Lerner, ne percevra guère son appel à l'unité, son désir de purification et de silence.

Ivres de couleurs ses personnages sondent l'être.

Dr. Ingeburg Lachaussee, Paris